Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 39 (1901)

Heft: 47

Artikel: Lo taba

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199038

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

heures et demie, deux ou trois des convoqués font les cent pas dans le vestibule. Aucun d'eux ne veut franchir le premier le seuil de la salle de réunion, dans la crainte que cet acte ne soit considéré comme un indice de zèle.

A neuf heures moins le quart, arrive, en coup de vent, une quatrième personne. A l'aspect de la salle vide et faiblement éclairée, ce dernier venu croit que tout est terminé. Il s'approche, effaré, des promeneurs du vestibule: « Pardon, messieurs, le bureau de... est-il déjà constitué? »

- Oh! que non, monsieur, nous en sommes justement. On attend depuis huit heures et demie, mais personne ne vient. Etes-vous

aussi des nôtres?

- Oui,... plutôt, non, car je venais précisément aviser le président de ne pas compter sur moi. J'ai fonctionné déjà deux ans; j'ai fait ma part. Chacun son tour. Vous voudrez bien, n'est-ce pas, dire au président que je suis venu et l'aviser de ma démission! »
- Tout ça, c'est fort bien... Mais si on voulait tous faire ainsi... Croyez-vous que ça nous amuse...
- Personne ne vous empêche de m'imiter. Allons, bonsoir, messieurs.

L'heure s'avance et le nombre des présents n'augmente pas.

L'huissier, impatient de mettre la clef sous la corniche, va et vient de l'un à l'autre. « Allons, messieurs, il vous faut seulement entrer dans la salle. Tant pis pour les absents. »

Ses appels n'ont pas d'écho. Neuf heures, tout le monde est là, ou à peu près. Nous entrons dans la salle et allons nous asseoir, en chaîne d'oignons, sur l'un des bancs latéraux. Toutes les têtes sont baissées, les yeux fixés au plancher; personne ne dit mot. J'ai le sentiment que nous devons rappeler assez exactement le célèbre tableau de Hodler: Les désespérés.

Au bout d'un moment, l'un de nous regarde sa montre: « Pristi! neuf heures et demie; il

faut que je m'en aille ».

- Comment, déjà neuf heures et demie? fait un second en se levant; je regrette bien, mais je ne puis rester plus longtemps. Excusez-moi, messieurs...

- Il n'est pas question de s'en aller comme cela, s'écrie alors brusquement un troisième. Tout le monde doit rester. Nous avons un président, des vice-présidents et des secrétaires à élire.

A ces mots, chacun se rassied prestement et le silence reprend de plus belle.

Cette fois, c'est l'huissier qui intervient. Il commence à trouver que ca dure un peu trop. « Eh bien, messieurs, il vous faut commencer. »

- Commencer quoi? s'écrient tous les désespérés.

- Mais, votre séance. N'est-ce pas, l'un de vous n'a qu'à s'asseoir ici, dans le fauteuil de M. le président du Conseil communal, et à dire: « Messieurs, la séance est ouverte! » Alors vous nommerez le président définitif, qui prendra place au fauteuil. Vous nommerez ensuite deux vice-présidents et deux secrétaires, puis, quand ce sera fini, le président dira: « Messieurs, si personne ne demande la parole, la séance sera levée... La séance est levée! » Alors, vous pourrez partir et moi aussi.

Cette petite allocution ne produit pas tout de suite son effet. Personne ne veut monter au fauteuil, comme président provisoire, dans la crainte, très justifiée, de n'en pouvoir plus redescendre.

Nous restons donc, chacun à sa place, silencieux et immobiles. De temps en temps, l'un tire sa montre : « Diable, dix heures un quart ; cette fois je m'en vais. »

- Moi aussi, ajoute un autre.

Puis, plus rien.

Nous serions encore sur notre banc si l'un de nous ne s'était dévoué en montant au fauteuil. Il paya cher cet acte de dévouement. De président provisoire il devint président définitif; c'était fatal. Ce fut une nouvelle comédie, à chaque nomination nouvelle. Chacun se récusait. Enfin, au bout de trois quarts d'heure, le « bureau » du bureau était constitué et nous prenions congé de notre président, en lui présentant nos condoléances.

En descendant l'escalier, nous entendîmes l'huissier fermer la porte avec bruit, en murmurant: « Oh! la la, pour des « pedzes! », ce sont des « pedzes »! J. M.

CONTRACTOR OF THE PARTY OF THE

Lo taba.

Du que cé certain Djan Nicot eût trovâ cll'espéce dè salarda montâre que l'âi diont lo taba, ti clliâo dè pè la Brouya se sont boutâ à ein vouagni dein lâo courtis et tsenévairès, et l'est du cé teimps que clliâo qu'aviont einvia dé tourdzi sè sont met à fabrequâ dâi pipes ein serezetta et que lo Gédéon Gambié, qu'ètâi perquie, et qu'avâi oïu derè qu'on poivè tot férè avoué dè la terra, s'est met à eimpatâ dè la terra dè pipe, moulâ dâi chétses-moque, fabrequâ dâi brulô qu'aviont lo gottiâo, et 'na tsainetta avoue on tavé, que cein sè tiulatâvè ein trai dzo et qu'on poivè atsetà po 'na demibatz dein totès lè boutequès.

Ora, vo sédès dè quinnès façons on po medzi lè favioulès? On ein fâ dâi totès crânes soupès sâi avoué lè goussès, sâi ein grans; s'on a on bocon dè muton, on pâo lè frecassi avoué dâi z'ugnons qu'on s'ein relétse le pottès; on ein fâ onco dè la salarda qu'est destra bouna: et la campoûta âi favioulès? mè z'amis! Avoué on bon quartai dè bacon et cauquiès truffès boulaitès, l'est cein que rappoyè bin adrai!

Et bin, l'est lo mîm'affére po lo taba: cllião que n'amâvont pas la pipa et la femaira et que volliavant tot parai ein agotta s'ein sont prai de n'autra manièra et sè son met à chiquâ et à tchaffouilli cé taba que ma fai on ne sâ diéro quin plliési l'ont inquie, kà cein ne dài pas ètrè oquiè dè bin bon pisque n'avâlont pas la chiqua et que dussont recratchi tot lo clliar perquie bas.

Pu, n'est pas lo tot: lè fennès, quand l'ont zu vu lão z'hommo tourdzi et chiquâ sè sont boutà dein lao beguines d'agotta assebin l'herba à Djan Nicot; mà, coumeint l'ariont zu trâo pouéta façon avoué on gambié âobin on tourdzon pè lo mor, que cein l'âo z'arâi onco gravà po batolhi, sè sont messès à mâodre dài folhiès dè cé taba dein lào moulin à café, pu, hardi! lè vouaiquie à niclliâ dè cllia pudra du lo matin tantqu'à la né.. Et l'est dinse que l'Hollande et lo Maraco ont ètà einveintâ Î

Et d'apremi cliiao pernettes ein étiont tant einfaratāïès que niclliavant mimameint tandi lo prédzo et cein que lo prâovè, l'est qu'ein seizè ceint noinante-sa, que ia dza don 'na bouna vouarba dè cosse, on bon vilho menistre dè pè la Coûta avâi du s'arrétâ âo bio maitein dè son prédzo po lâo derè, ein sè vereint dâo côté dai fennès: « Attiutâ, chers frères, niclliâ tandi lo prédzo tant que vo voudrè, mâ tsouyi du z'ora d'avâi dâi tabatiérès que pioulant quand vo lè z'âovri, kâ clliâo pioulaïès gravon âi z'autro dè bin profitâ dè la parole dè Dieu! (Authentique.)

Paret que clião fennès ne mettiont pas soveint de l'oulhio ai férémeintès dè lao tabati-

Ora, cé taba est-te tant san? on n'ein sâ rein, po bin derè! Crayo que l'est tot coumeint certains remido dè cliâo maidzo: ne font ni bin ni mau, kâ on vâi prâo soveint clliâo dzouveno pipatsons venu tot étiquo à veingt ans et dè clliao tot vilho, qu'ont adé lo chètse-moque âo mor, que sont asse solido què lo Grand-Pont dè Lozena; mà, quiet qu'on ein diéssè, ne faut pas allà trào liein avoué, coumeint cé certain Guelenet que poivè chiqua on paquiet dè caporat ein on dzo, tant l'étâi einfarattâ après cé taba. Cé gaillà avâi adé 'na chiqua coumeint on âo dein lo mor et crayo que sè sarâi petou passâ dè medzi po ein tchafouilli

Stu tsautein, que seivivè po l'assesseu avoué on part d'autro, l'âo z'ont apporta, pè vâi lè n'hâorès, oquiè à medzi et à baire coumeint dè coutema; adon l'eut pas petou tâquâ son pan et sa toma, que Guelenet trè son paquiet dè taba et pre 'na pecheinta chiqua.

L'assesseu, que le vouaitive fére, l'âi dese adon:

— Mon pourro Guelenet, ne sè pas coumeint dâo diabllio te pâo chiquâ dinse astout après medzi!

– Que volliai-vo, assesseu, l'âi repond adon l'autro, mè faut bin 'na chiqua po férè passà cé crouïe goût dè pan et dè motta!

Pinson.

Nouvelle, par Arthur Dourliac.

FIN.

On était arrivé à l'année terrible.

Dès l'été, des bruits de guerre avaient troublé la tranquillité des campagnes, bientôt des dépêches laconiques, annonçant les premières défaites, avaient été affichées à la mairie.

Nos deux garçons étaient arrivés à l'âge où l'on ne reste pas indifférent devant de pareilles nouvelles.

Pinson courut au chef-lieu s'engager bravement

dans un régiment de ligne. Henri, réformé pour son léger boitillement, voulait partir quand même, malgré les supplications de ses grands-parents.

« Tiens-toi donc tranquille, monsieur Henri, disait Pinson; les vieux n'ont plus que toi, tu te dois à eux autant qu'à la France. T'inquiète pas, allez, je me battrai pour deux et les Prussiens n'y perdront

Henri céda, le cœur bien gros, et embrassa son ami qui partit, sa chanson aux lèvres, escorté des regrets et des souhaits de tout le village.

Il fut bientôt l'enfant gâté du régiment. Sa gaîté, son entrain, sa bravoure au feu lui gagnèrent tous les cœurs; et ses officiers eux-mêmes assuraient qu'un refrain de Pinson valait la Marseillaise pour redonner du « cœur au ventre » des plus fatigués, qui, sans murmurer, doublaient les étapes.

......C'était le soir de la bataille de Saint-Quentin. Toute la journée, nos troupes, faisant des prodiges de valeur, avaient tenu bon, mais à la nuit tombante, devant des forces énormes incessamment renouvelées, la retraite sur Cambrai et les places du Nord s'était imposée.

Pinson, séparé de sa compagnie, s'était tapi dans un petit bois, craignant de tomber aux mains des Prussiens et attendant le jour pour s'orienter. Tout à coup, il s'entendit appeler par son nom.

« Monsieur Henri! » s'écria-t-il stupéfait en re-connaissant son ami dans un franc-tireur, couché à deux pas de lui sur le revers d'un fossé.

C'était bien lui, étendu là, pâle comme la mort, rougissant la neige de son sang....

« Jour de Dieu, tu es blessé!

- Une balle dans l'épaule qui me fait horriblement souffrir... »
Vite Pinson lui déchira sa chemise et, à la faible

clarté de la lune, le pansa avec la sollicitude d'une

« Ca ne sera rien, va, monsieur Henri, ça a bien saigné, il n'y a rien de cassé, tu seras vite guéri » Et, lui faisant avaler une forte gorgée du contenu

de sa gourde :

« Eh bien, et les vieux ? » dit-il.

Bien désolés, les vieux! Ils avaient uni tous leurs efforts pour le garder à la maison. A leur âge, on n'est pas sûr du lendemain! N'était-il pas l'espoir